

Métissage en greffe et interculturalité Nord-Sud dans *L'Interdite* de Malika Mokeddem

Nasser Benamara

Université A. Mira de Béjaïa, Algérie

L'œuvre de Malika Mokeddem, commencée au début des années 90 reste l'une des écritures algériennes des plus singulières de par son pari à exister singulièrement comme écriture, une écriture rebelle qui participe à battre en brèche les amalgames et les jugements simplistes véhiculés de par le monde à l'encontre des femmes, et qui ne considère pas que les Algériennes représentent un groupe monolithique, se refusant à se déclarer porte-parole, revendiquant un territoire d'écriture.

Malika Mokeddem écrit des livres de transgression. C'est une femme qui a toujours été du côté de la rébellion et jamais du côté de la soumission. Elle se définit comme « une femme de frontières » qui refuse tous les enfermements, que ce soit dans un territoire ou dans une tradition. Ce qui lui permet, en restant en dehors, de garder une capacité de discernement, de lucidité et de liberté dans le regard qu'elle porte en regardant son pays qui reste la matière, le sujet dominant de son écriture. Sa production romanesque révèle à travers le temps, de 1991 à 2008, dans neuf romans distincts, des discours variés, selon le thème abordé, ainsi qu'une information politique et sociale aisément repérable.

Cependant, c'est depuis le désert de l'enfance qu'il faut tenter de lire et de relier les romans de Malika Mokeddem. Des romans qui enseignent les origines et la transgression de ces origines. Un métissage aussi bien biologique – Malika Mokeddem étant « fille du désert et de l'oralité, petite fille d'une nomade bédouine, héritière du sang noir d'une ancêtre africaine » – que culturel, selon Yolande Aline Helm qui affirme que

«son identité s'est aussi nourrie de la culture occidentale transmise par les lectures et l'écriture » (7).

C'est en 1977 que Malika Mokeddem quitte l'Algérie, bien avant les exodes massifs. Il y avait besoin d'aller finir ses études ailleurs, d'être plus libre. Elle ira jusqu'à refuser une bourse de l'État, pour ne rien lui devoir et se débrouiller par ses propres moyens. Devenue médecin, en exil en France, le refuge dans la lecture ne suffira pas :

Encore une fois, j'ai essayé de trouver refuge dans la lecture. Mais je ne pouvais plus y entrer. Le trop plein de mots et de maux en moi muets, depuis si longtemps, m'avaient saturée. Il ne me restait plus dans ma tête d'espace disponible aux mots des autres. Non-dits refoulés, sabrés, oubliés, secrets, couvés, morts nés [...] Il y avait surpopulation d'inexprimés en moi. (Mokeddem, *De la lecture* 6-7)

Après une scolarité primaire à Kenadsa, des études secondaires à Béchar, Malika Mokeddem entame des études de médecine à l'Université d'Oran, études qu'elle poursuivra à Paris puis à Montpellier en se spécialisant en néphrologie. C'est en 1985, après l'obtention du diplôme de néphrologue, qu'elle interrompt ses activités professionnelles pour se consacrer à l'écriture. C'est donc, en France, à Montpellier, qu'elle conquiert l'espace nécessaire à l'écriture. Cette double appartenance lui offre le recul nécessaire pour aiguïser son esprit critique, sa lucidité entre les deux rives.

Il est donc important de ne pas cantonner ces littératures à une littérature féministe militante, et de les appréhender comme une culture, une langue, voir une vision du monde, autres. C'est ce que souligne Mireille Calle-Gruber à propos du renouvellement de la littérature française par l'écriture des femmes :

C'est un art exigeant, à l'écoute des différences, du pluriel, de l'altérité, du corps et de la lettre [...] Les littératures au féminin [...] sont réinvention de la langue contre le logocentrisme; réinterprétation de notre héritage culturel contre la doxa; désir de passage à l'autre et d'adresse à l'étranger. (18)

C'est ce besoin d'exprimer l'imaginaire du monde, ou de ce qu'Edouard Glissant appelle « l'imaginaire de la totalité-monde » défini comme « un rhizome dans lequel tous ont besoin de tous » à partir d'un lieu et d'une culture, en l'occurrence le désert, qui forgera, chez Malika

Mokeddem, cette Poétique de l'ouverture, du déplacement, de l'errance, qui n'est pas en contradiction avec l'enracinement.

C'est justement dans ce sens que nous considérons que la Poétique au féminin singulier de Malika Mokeddem est sous-tendue à notre sens à une Pensée qui préserve des pensées du système qui fonctionne selon le principe des mythes fondateurs, qui, tel que l'explique Édouard Glissant « est de consacrer la présence d'une communauté sur un territoire, en rattachant par filiation légitime cette présence, ce présent à une Genèse, à une création du monde » (62). Ainsi, selon Édouard Glissant, la filiation et la légitimité garantissent la force et supposent la fin de ce mythe : la légitimation universelle de la présence de la communauté, à l'exemple du fonctionnement de ce qu'on appelle l'Histoire (62). L'Histoire, qui est donc fille du mythe fondateur sera revisitée par Malika Mokeddem, dans une écriture envers et contre les chants et la légitimation de celle-ci.

Les romans de Malika Mokeddem, à l'instar des romans algériens d'expression française écrits dans une situation d'exil insistent sur le thème de l'expérience de l'émigration-immigration, ainsi que sur la rupture rigoureuse avec une définition identitaire par l'origine. Les discours d'ordre historique, politique ou social, basés sur l'idée de l'homogénéité et de l'unité, par souci de légitimité, sont battus en brèche par des écrivains, à l'image des auteurs de la théorie post-coloniale, qui visent à étaler dans leurs fictions, que toute vision monolithique et unitaire d'une nation, d'une culture, ou d'une identité, sert avant tout à asseoir et légitimer une idéologie, une construction imaginaire.

L'exemple le plus frappant, à nos yeux, reste l'historiographie algérienne qui présente une histoire basée sur l'oubli délibéré de faits et d'événements, tel que l'explique Benjamin Stora : « L'histoire officielle a institué des repères, construit sa propre légitimité, effacé toute démarche pluraliste. Elle a, en fait, fabriqué de l'oubli » (73). Aussi, ce n'est pas par hasard que Malika Mokeddem commence à écrire, surtout dans ses deux premiers romans, en intégrant le conte qui est déjà une pratique du détour, détour, dirions nous, de l'inflexibilité de la filiation.

Rupture avec une définition identitaire par l'origine

Les espaces signifiants qui nous semblent donc pertinents pour aborder la poétique de l'auteur s'organisent autour d'un point de départ qui est « la rupture avec une définition identitaire par l'origine » autour duquel s'articulent dans un premier temps, au niveau de l'écriture, le recours au conte, à l'oralité du conte, et dans un deuxième temps, « le recours à l'autobiographie » (Benamara 4) pour reconstruire les points nodaux, ayant amené l'auteure, en tant que femme, à cette ultime liberté, qui est celle d'écrire, et d'échapper par là même à toute imposition d'une tradition patriarcale musulmane marquant le traditionnel partage des pratiques sociales selon des critères d'appartenance sexuelle.

La définition que donne le *Petit Robert* (1957) sur l'identité nous paraît très révélatrice de ce lien avec des notions comme « homogénéité » et « unité », impliquant explicitement l'idée d'« exclusion » de tout ce qui n'est pas « identique » :

- Caractère de ce qui est identique;
- Caractère de ce qui est un;
- Caractère de ce qui demeure identique à soi-même.

De par sa position d'écrivaine femme algérienne, Malika Mokeddem redéfinit, en fait, la notion d'identité tel que représenté par le discours théorique postcolonial et le discours féministe, tel que le rappelle Birgit Mertz- Baumgartner :

Du point de vue de la théorie féministe française, la pensée de la racine unique telle qu'elle est présentée par Édouard Glissant serait l'expression par excellence d'une société patriarcale. Dominée par des normes masculines, celle-ci définit le différent, le féminin par la négativité, par l'absence et le manque et tend à réduire l'Autre, l'Étranger dans l'économie du Même pour se l'approprier. (124)

L'œuvre de Malika Mokeddem s'inscrit bien dans la lignée de la théorie féministe, à contre courant de la pensée de la racine unique, dans le sens où elle prend ses distances par rapport à une identité figée et unitaire tel que défini par le concept de la déterritorialisation défini par Gilles Deleuze et Félix Guattari, et qui signifie une rupture avec

les périphéries traditionnelles et les anciens repères en permettant une liberté vis-à-vis des origines à travers une re-création du sujet, voir l'exploration d'une nouvelle identité féminine.

Les notions deleuzienne (Deleuze et Guattari). de rhizome et de déterritorialisation dénotant d'une « Poétique du Divers », refus d'une racine unique, telle que définie par Édouard Glissant, « remplaçant l'idée de l'unicité par celle de la multiplicité, l'exclusion par la relation, la vocation d'enracinement par la vocation à l'errance, la profondeur par l'étendue, la route par la trace » (124) nous permettront de cerner ce sujet nomade au féminin, valorisant les territoires de l'errance, de la marge, de l'entre-deux, se réinventant sans cesse dans ses déplacements, selon le principe de la marche des nomades que tente de reconstruire l'écriture de Malika Mokeddem.

À cette pensée de l'Un et de l'unité qui implique que « toute identité est une identité à racine unique et exclusive de l'autre » (Glissant, 23) Glissant y oppose le modèle d'une culture composite, « créolisée » : « une rencontre d'éléments culturels venus d'horizons absolument divers et qui réellement se créolisent, qui réellement s'imbriquent et se confondent l'un dans l'autre pour donner quelque chose d'absolument imprévisible, d'absolument nouveau » (15). Ces nouvelles voix qui s'érigent à l'intérieur de la littérature francophone rassemblent tous les éléments pour parler d'un « sujet nomade », voir une conscience nomade permettant une liberté vis-à-vis des origines.

Des thèmes fortement autobiographiques nourrissent son œuvre. Le désert est un espace fondamental, espace métonymique et métaphorique, espace complexe, lieu d'enfermement et de mort. La Méditerranée comme espace bénéfique car espace transculturel d'errance et de nomadisation, lui restitue l'espace de son désert natal, symbolisant le refus des frontières et permet de dépasser la notion d'identité unique par l'ancrage territorial.

La notion de l'« entre-deux » se retrouve à tous les niveaux et montre la difficulté de se définir à travers l'ambiguïté de la différenciation sexuelle dans la lecture des corps féminins des personnages, comme Sultana et Vincent le français à travers la métaphore de la greffe; Yasmine

la « Hartania », la métisse, ou encore Zohra dont le corps inscrit imaginaire et réel sur le corps des femmes.

C'est cette greffe biologique comme métaphore d'une interculturalité Nord-Sud que nous avons choisi de mettre en avant pour montrer l'originalité dont est traitée la problématique de l'Étranger au prisme des cultures par Malika Mokeddem.

La greffe biologique comme métaphore d'une interculturalité Nord-Sud

Dans *L'Interdite*, ce métissage en greffe dont nous parlons dit « l'identité tissulaire » qui se moque des frontières dressées par la bêtise humaine, grâce au mélange des genres « sexe » et « origine ». Cette vision de l'identité mixte, voir plurielle, annoncé par le choix de l'épigraphe, extrait du *Livre de l'intranquillité* de Fernando Pessoa, permet d'explorer autrement la redéfinition de la notion d'identité en renouvelant l'idée de métissage et de synchrétisme, et en déconstruisant les stéréotypes du genre :

Il y a des êtres d'espèces différentes dans la vaste colonie de notre être, qui pensent et sentent diversement [...]

Et tout cet univers mien, de gens étrangers les uns aux autres, projette, telle une foule bigarrée mais compacte, une ombre unique – ce corps paisible de quelqu'un qui écrit [...]

La citation de Michel Serres à propos de l'homme métis semble convenir parfaitement à la vision romancée de Malika Mokeddem de ce que devrait être l'homme en situation d'être et de devenir :

Toujours quelque chose dans mon corps me rapproche d'un homme. Ce n'est pas mon universalité théorique et intellectuelle prétendue c'est mon métissage corporel, acquis dans la vie. Il faut partager tant de choses avec tant d'hommes, que je porte dans mon corps un mélange de formes, de gestes, de mots et de couleurs. La connexion du local et du global réside dans ce mélange-là [...]. Chaque singulier, inimitable, porte en lui de quoi ressembler au prochain. (Serres, *Les Corps Mêlés*).

Le métissage détruirait donc le mythe du retranchement sur soi en bannissant le terme de clôture.

Le personnage de Yasmine qui a la peau foncée, n'est pas métis à cause de la couleur de sa peau mais parce que son père et sa mère appartiennent chacun, respectivement à des groupes culturels différents. La naissance du métis est le résultat d'une transgression et il apparaît comme une "corruption" de la pureté, avec les problèmes d'identité que cela pose. Yasmine, Nedjma, dans *Le Siècle des sauterelles*, ou Nora Carson dans *N'Zid* incarnent le métissage comme un mouvement perpétuel qui crée de nouvelles entités culturelles. C'est paradoxalement une source de différenciation. Il ne suffit pas de paraître « entre deux » pour être métis. La naissance des métis est le résultat d'une transgression et ils apparaissent comme une « corruption » de la pureté, avec les problèmes d'identité que cela pose. Le métissage apparaît pour Malika Mokeddem, comme un mouvement perpétuel qui crée de nouvelles entités culturelles. C'est paradoxalement, une source de différenciation. Les enfants métis ne sont ni l'un ni l'autre mais un troisième, et c'est précisément leur spécificité. Le métissage des origines est déjà inscrit dans le corps des femmes, dans le tatouage de la grand-mère, la conteuse Zohra, dans le corps de Yasmine et de sa mère Nedjma.

Cette première trace du corps permettant d'effectuer un retour sur le passé pour dire la complexité des histoires individuelles est nécessaire à Malika Mokeddem pour une critique des valeurs de l'identité basée sur la notion de pureté et de totalité. Le roman *L'Interdite* s'ouvre sur l'arrivée de Sultana à l'aéroport de Tammar, dans le Sud algérien, et se termine par l'annonce de son départ en France quelques jours plus tard.

Elle vit la tragédie qui déchire son pays natal aussi bien en tant que médecin que comme femme dans un monde masculin. La liberté du présent de l'exil et l'amère réalité du pays l'amènent à refaire son identité qui ne peut se situer qu'à la jonction de deux mondes : La France, espace de refuge et d'ouverture, et L'Algérie, espace du passé, d'un passé de douleur, d'amour perdu, celui de Yacine, le médecin Kabyle mort, pour qui elle reviendra assister à son enterrement; passé de mort, mort de sa mère tuée par son père.

Dans *L'Interdite*, Sultana essaie de concilier entre sa vie d'exil en France et le défi de son passé Algérien à Ain Nekhla où les villageois l'appelaient l'interdite. Cependant pour Sultana, être étranger n'est pas un drame : « C'est une richesse tourmentée. C'est un arrachement grisé par la découverte et la liberté et qui ne peut s'empêcher de cultiver ses pertes » (Mokeddem 23). Pour Julia Kristeva, c'est l'absolu de cette liberté qui « s'appelle pourtant solitude » (23).

L'étrangeté de Sultana remonte à l'époque de son père, lui aussi étranger d'une autre tribu, les Châamba. Cet étrangeté fait naître l'idée d'un ailleurs qu'ils refusent. C'est cette différence qui a touché Sultana dès son plus jeune âge. L'arrivée de l'héroïne dans son village est problématique de par cette marque de la différence de son clan ainsi que de son histoire à l'étranger. Seul le tissage entre différents langages, cultures, races et sexes, peut sauver les personnages de Malika Mokeddem.

C'est donc l'histoire d'une femme métissée par deux cultures qui est racontée, une femme qui entre dans un espace nouveau à découvrir. Françoise Lionnet nous dit que le monde du métissage est un « domaine indéterminé » (6). C'est ce domaine indéterminé que l'écriture de Malika Mokeddem tente d'explorer en disant une identité féminine à la recherche d'elle-même, une pluralité identitaire que le texte veut assumer aussi bien dans la terre d'exil que dans la terre d'origine. Ainsi, la métaphore de la greffe biologique permet de renforcer le métissage de l'héroïne en disant une identité au Féminin/Masculin, une pluralité identitaire.

Le syncrétisme culturel des personnages reste à notre avis moins percutant que le métissage biologique, c'est à dire « le métissage en greffe » que subit le personnage-narrateur Vincent, et qui ne passe pas par la grille de l'intellect dans ses effets de lecture.

Ce métissage se lit donc dans la greffe de Vincent le Français – le deuxième narrateur qui répond en écho à la première narratrice, Sultana – qui reçoit le rein d'une femme algérienne décédée qu'il ne connaît pas. Vincent est non seulement ramené à la vie par la greffe de ce corps étranger, mais au désir de l'autre. Vincent, second narrateur dans *L'Interdite* vient dans le Sud

Algérien à la recherche de son autre moitié. Ce discours, sonne en quelque sorte selon l'auteur, comme «un pied de nez à tout ce discours sur les races qu'on nous fait » (Mokeddem, *L'Interdite* 47).

Vincent sait que l'identité tissulaire se moque des frontières dressées par les lois et les hommes :

« La chirurgie a incrusté en moi deux germes d'étrangeté, d'altérité : l'autre sexe et une 'race'. Et l'enracinement dans mes pensées du sentiment de double métissage de ma chair me poussait irrésistiblement vers les femmes et vers cet autre culture, jusqu'alors superbement ignorée ». (42)

Le métissage de la chair est la reconnaissance du corps féminin mais métaphoriquement il est un besoin du désir de la féminité. Vincent conscient de sa «nouvelle identité entreprend une quête «chevaleresque », à la recherche de sa « jumelle algérienne ». Le don d'organe d'une donneuse morte va se muer dans le corps de Vincent en une envie irrésistible de connaître l'étrangère.

Pour Jean-Luc Nancy, l'intrus

[...] s'introduit de force ou par ruse, en tout cas sans droit ni sans avoir été d'abord admis. Il faut qu'il y ait de l'intrus dans l'étranger, sans quoi il perd son étrangeté [...] Une fois qu'il est là, s'il reste étranger, aussi longtemps qu'il le reste, au lieu de simplement se « naturaliser », sa venue ne cesse pas : il continue à venir, et elle ne cesse pas d'être à quelque égard une intrusion : c'est-à-dire sans droit et sans familiarité, sans accoutumance, et au contraire d'être un dérangement, un trouble dans l'intimité. (11-12)

Le thème de la greffe d'un corps étranger, de l'intrus est une intrusion dans nos certitudes, dans notre appréhension de l'étranger, qui va s'inscrire en nous. Mais, selon Jean-Luc Nancy, « Cette correction morale suppose qu'on reçoit l'étranger en effaçant sur le seuil son étrangeté : elle veut donc qu'on ne l'ait point reçu. Mais l'étranger insiste, et fait intrusion. C'est cela qui n'est pas facile à recevoir, ni peut-être à concevoir » (Nancy 12).

La présence de Sultana ou son intrusion ne se fera pas sans heurts. Elle est source de fracture contre des traditions séculaires de domination des femmes. Sultana apprend l'altérité dans un espace dysphorique,

violent. Le ressourcement, la reconstruction viendra peut-être de la relation amoureuse avec Vincent, l'autre voix(e), le Français qui cherche sa donatrice algérienne, et qui incarnera l'identité plurielle dans son corps métissé, féminisé. La femme n'apparaît pas seulement comme un corps doublement étranger, femme et Algérienne, mais comme élément désirable en dépit des discours haineux tenus sur la femme dans l'Algérie des années 90. D'ailleurs, arrivé en Algérie, Vincent ne trouve que des rues vidées de femmes.

« L'absence féminine est comparable à l'absence de la morte qu'il porte désormais en lui » (Renaudin 227) nous dit Christine Renaudin dans un article critique qui traite d'un aspect important dans la vie et l'écriture de Mokeddem, en concluant par une analyse révélatrice de la fameuse greffe du rein qui constitue un « modèle médical d'intégration sociale » (Helm 226). Une « intégration de l'autre » (Helm 228), une vision d'espoir pour l'Algérie.

Vincent en s'adressant à Sultana établit le parallèle en « greffe médicale » avec toutes ses conséquences sur les traitements immunosuppresseurs pour pallier au rejet par le système immunitaire, et l'étranger, cet « intrus » difficile à accepter, à intégrer en soi :

Il en va de la greffe comme de toute intégration d'« étranger ». Un travail d'acception réciproque est nécessaire : travail chimique exercé par les remèdes pharmaceutiques sur le corps des patients, pour l'une, remèdes pédagogiques sur le corps social, pour l'autre. (26)

Ainsi, selon Jean-Luc Nancy :

La possibilité du rejet installe dans une double étrangeté : d'une part, celle de ce cœur greffé, que l'organisme identifie et attaque en tant qu'étranger, et d'autre part, celle de l'état où la médecine installe le greffé pour le protéger. Elle abaisse son immunité, pour qu'il supporte l'étranger. Elle le rend donc étranger à lui-même, à cette identité immunitaire qui est un peu sa signature physiologique. (31)

Ce qui se manifeste est moins la femme, l'étrangère, que l'autre immunitaire insubstituable qu'on a pourtant substitué. L'intrusion mortelle de l'intrus doit être traitée car, s'« il y a l'intrus en moi [...] je deviens étranger à moi-même » (Nancy 31). Les personnages aux

multiples identités se révèlent tous étrangers en eux-mêmes en référence à l'expression consacrée de Julia Kristeva. La réduction de l'identité à l'Un est d'emblée écartée.

Mon identité butine à son gré, fait son miel et mâtime ses vieux tanins. Elle mélange, accommode. Elle ne renie rien. Je suis un éclectique, un arlequin dirait Michel Serres. (Mokeddem, *L'Interdite* 87)

Ce prétexte narratif original explore à sa façon la quête identitaire à travers le thème du métissage et du syncrétisme qui remet en question le monolithisme en jouant sur des registres contradictoires. Ainsi, les personnages de « la marge », habitant le désert, à l'exemple de Yacine et Salah, Dalila, dans *L'Interdite*, et de Mahmoud, El Madjnoun, Yasmine et Bénichou le Juif, dans *Le Siècle des Sauterelles*, disent le déplacement, la contradiction. Entre rupture et mémoire, Sultana est, comme elle le dit à Salah : « Sur une ligne de fracture, dans toutes les ruptures [...] Dans un entre-deux qui cherche ses jonctions entre le Sud et le Nord, ses repères dans deux cultures » (Mokeddem, *L'Interdite* 65-66).

Le métissage, tel que traité à travers cette métaphore, nous paraît comme étant un concept important chez Malika Mokeddem qui a commencé sa vie dans le désert, espace du possible où se forgent des alliances entre Berbères, Juifs, Arabes et Français et qui vit actuellement à Montpellier, dans une région Méditerranéenne qui reste un espace hybride et métissé, lieu de rencontre de cultures diverses du Nord au Sud. Au delà de ce « métissage en greffe », ce versant du roman dit aussi l'amour de la vie sur la maladie et l'amour du désert revisité, réécrit.

Liste d'œuvres citées

- Benamara, Nasser. *Pratique d'écritures de femmes algériennes des années 90. Cas de Malika Mokeddem*. Dissertation, sous la dir du Professeur Farida Boualit, Université de Béjaïa et sous la co-direction du Professeur Mireille Calle-Gruber, Université de Paris 3, Sorbonne Nouvelle, 07 Juillet 2010.
- Calle-Gruber, Mireille. *Histoire de la littérature française du XXème siècle ou les repentirs de la littérature*. Paris : Honoré Champion Editeur, 2001.
- Deleuze, Gilles et Félix Guattari. *Mille Plateaux*. Montréal : PUM, 1995.
- Glissant, Édouard. *Introduction à une Poétique du Divers*. Montréal : PUM, 1995.
- Helm, Yolande Aline. *Malika Mokeddem, envers et contre tout*. Paris : L'Harmattan, 2000.
- Kristeva, Julia. *Etrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard, 1988.
- Lionnet, Françoise. *Autobiographical Voices : Race, Gender, Self Portraiture*. Ithaca : Cornell UP, 1989.
- Mokeddem, Malika. *L'Interdite*. Paris : Grasset, 1993.
- _____. « De la lecture à l'écriture : résistance ou survie? » *La Nouvelle République* 231 (6-7 novembre 1998).
- _____. *N'Zid*. Paris : Editions du Seuil, 2001.
- _____. *Le Siècle des sauterelles*. Paris : Ramsay, 1992.
- Redouane, Najib, Yvette Bénayoun-Szmidt, Robert Elbaz. *Malika Mokeddem*. Paris : L'Harmattan, 2003.
- Renaudin, Christine. « Guérir, dit-elle, le double Pouvoir de la médecine et de l'écriture ». Yolande Aline Helm, dir. *Malika Mokeddem, envers et contre tout*. Paris : L'Harmattan, 2000. 215-28.
- Nancy, Jean Luc. *L'Intrus*. Paris : Galilée, 2000.
- Serres, Michel. « Les corps mêlés ». *L'identité française*, Actes du colloque tenu à Paris. Paris : Tierce, 1972.
- Stora, Benjamin. *Histoire de l'Algérie depuis l'indépendance*. Paris : La Découverte, 1995.